



actualités

collège 1000 dans la plaine picarde

maîtrise d'ouvrage
**Conseil général
 de la Somme**
 maîtrise d'œuvre
**Pierre Bernard
 et Didier Debarge**

Ci-dessus, l'arrivée par la route nord-est. On voit le jeu du bâtiment bas, travail sur la ligne, et des deux jumeaux, travail sur le volume. Dans ces derniers, l'effeuillement de la paroi permet de régler deux échelles : celle des étages courants, marqués par les fenêtres en longueur ; celle du bâtiment tout entier et, partant, du paysage, donnée par les grandes lames sur lesquelles les bardeaux sont fixés verticalement.

Au-delà de la rue qui forme la lisière nord de Péronne commence une progressive montée vers l'horizon. Les vergers s'arrêtent et font place aux champs de blé. Le collège Béranger construit par les architectes Pierre Bernard et Didier Debarge s'installe face à cette convexité tournée vers le ciel : un paysage qui, par son échelle, condamne d'avance à l'échec toute tentative de cadrage perspectif.

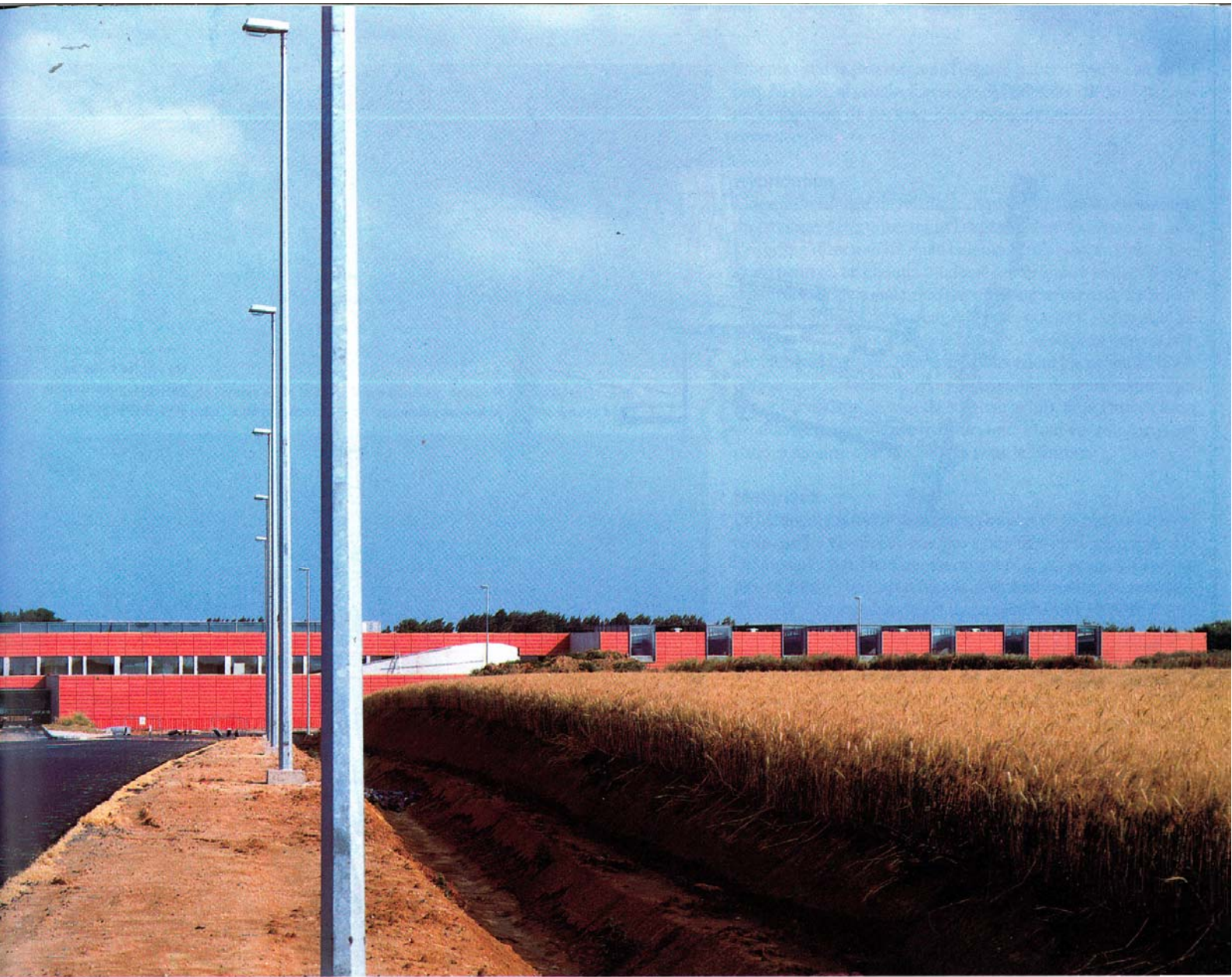
Sur le site du nouveau bâtiment restent quelques repères visibles : à l'est une haie nord-sud qui plonge vers la ville, à l'ouest une ZAC pavillonnaire dont les toits de tuile semblent flotter à la surface des champs de blé, au sud les limites parcellaires des dernières propriétés de Péronne. Il ne s'agit pas ici d'annexer un morceau de campagne pour étendre la ville, mais de s'installer en lisière, en retournant cette difficulté en un travail de fond sur des questions cruciales : le territoire agricole, l'infrastructure, le paysage.

C'est donc une route, non une rue, qui articule l'ensemble. Elle se dédouble à l'occasion d'un rond-point : un bras file vers la haie, tandis que l'autre mène à la ZAC pour briser son isolement. La convexité des champs, ainsi marquée par les toits de terre cuite, la haie et le lacet des routes, est délimitée mais non contenue, simplement sertie entre des repères qui la font appartenir à l'ordre du territoire construit et viabilisé, non à l'ordre dense du tissu urbain.

Un microcosme ouvert

Les bâtiments se regroupent en ensembles fonctionnels autour d'espaces libres. On pense à Aalto pour qui, comme le dit Colquhoun, « chaque construction essaie de représenter un microcosme social » complexe, un jeu de relations internes et de rapports de voisinage. Mais de par sa nature, son but même, l'école appelle aussi l'ouverture : « La connaissance n'est pas définitive, l'école n'est pas suffisante, elle ne peut être un système autonome ». Autrement dit, « le référent est extérieur à l'école ». Ici, c'est le paysage, à la fois comme fait visuel et comme imbrication historique et sociale de catégories complexes : le végétal (la haie), l'infrastructure (la route), l'urbain (Péronne), le rural (les champs).

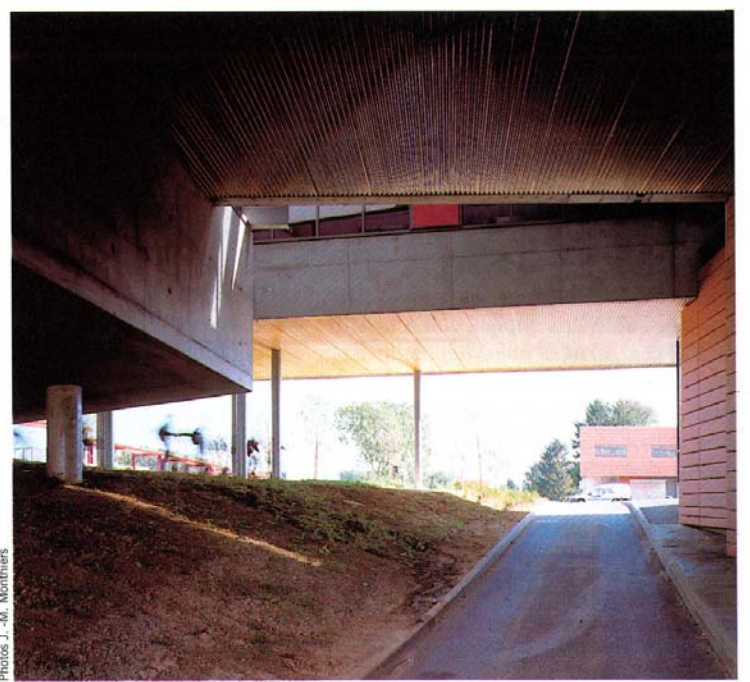
Côté champs, un long bâtiment bas, s'étire d'est en ouest. Devant lui, au nord-est, se disposent les bâtiments des classes littéraires et scientifiques, « grand et petit jumeau », un travail sur le volume et l'intériorité. Les classes sont le lieu du séjour, elles s'orientent vers le paysage, tandis que la cantine et les ateliers, c'est à dire l'activité, se tournent vers l'espace intérieur qui concentre la vie collective. Côté ville, les six logements en duplex, dilatés en une longue bande de 100 m, s'organisent sans mimétisme par rapport à la trame du parcellaire. Entre ville et champs, qui participent comme horizons extérieurs à la vie du collège, l'espace qui sépare les deux longs bâ-



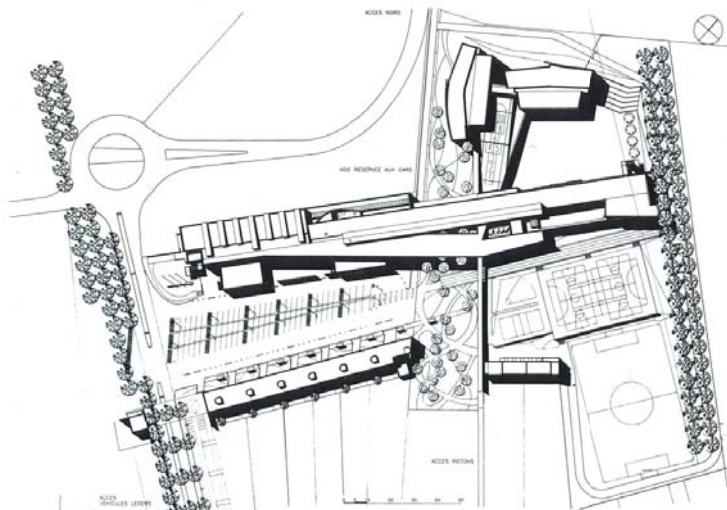
Plan de situation :
le collège est en lisière.
On voit que son échelle
l'éloigne de toute référence
urbaine, bien que l'espace

public que constitue
le parking entretienne
un rapport dimensionnel
avec la place centrale
de Péronne.

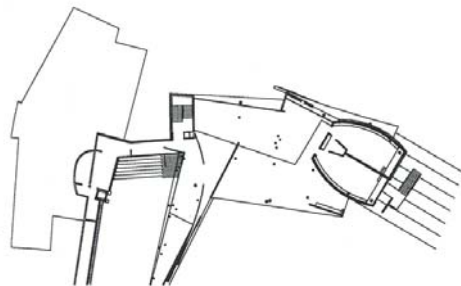
Ci-dessous, le passage sous
le bâtiment qui accueille le
retour des bus : le bâtiment
et l'infrastructure se
modèlent l'un sur l'autre.



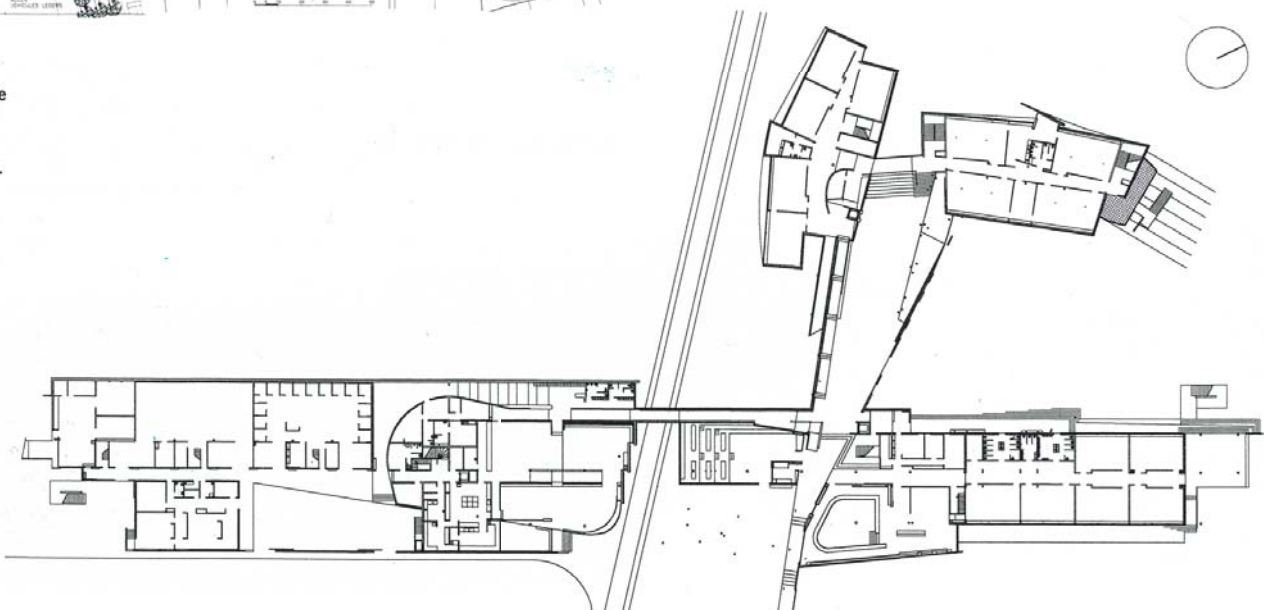
Photos J.-M. Monthiers



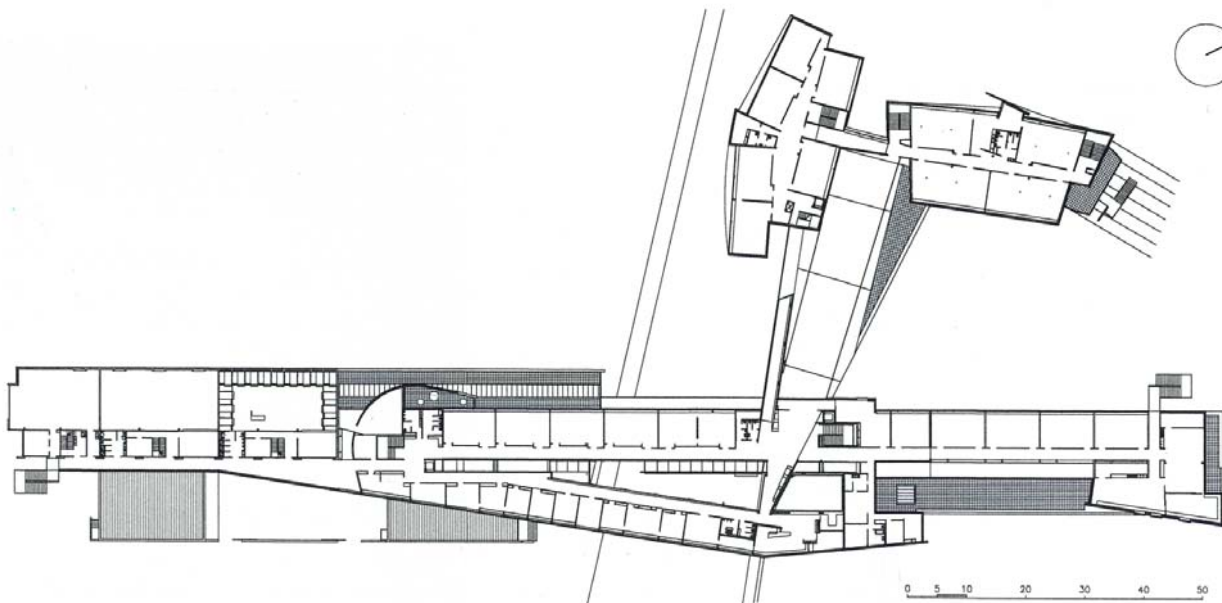
Plan masse.
On distingue la longue barre principale et l'effet de la rencontre entre celle-ci et l'espace du verger.
Au nord, les deux jumeaux.
Au sud, les logements tournés vers la ville.



Plan du niveau cour.
On voit les salles de musique, qui s'abritent sous le petit jumeau.

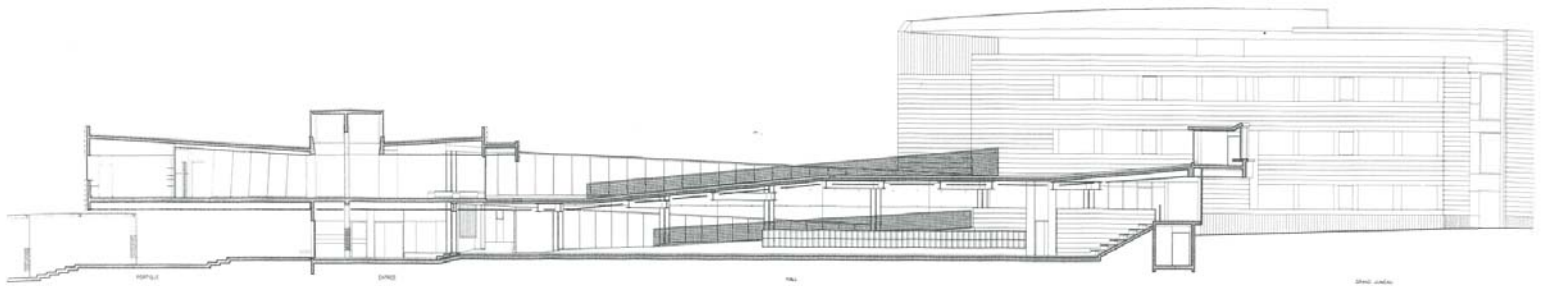


Plan du rez-de-chaussée.
À la rencontre du verger et du bâtiment se concentre la vie collective du collège : circulations diverses, entrée du collège, salle de permanence et, de part et d'autre, la cantine et la bibliothèque.

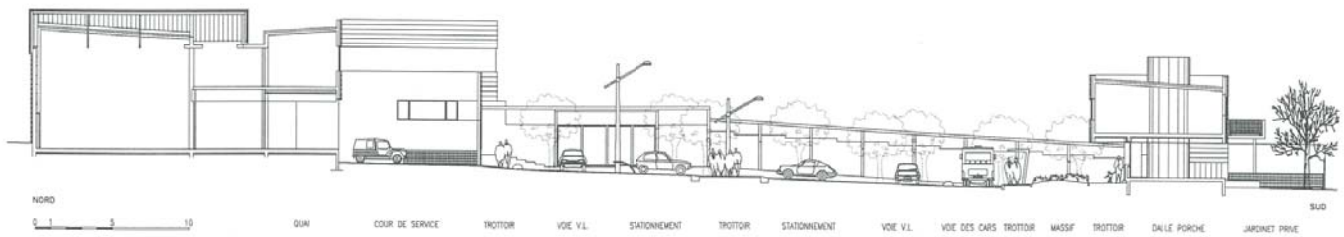


Plan de l'étage.
La barre se dédouble pour accueillir l'aile de l'administration. À l'ouest, les mezzanines des ateliers SES. À l'extrémité est, les salles d'art plastique qui donnent au sud sur les terrains de sport.

0 5 10 20 30 40 50



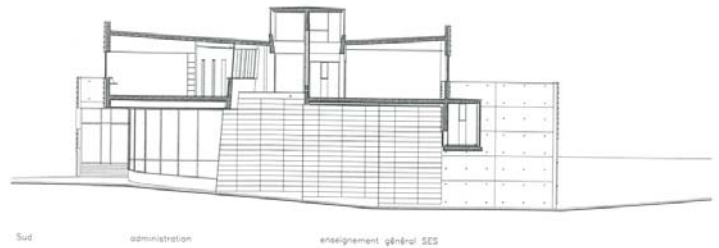
Coupe transversale sur l'entrée et le hall. On voit la rampe à degrés située dans le prolongement de l'entrée, ainsi que le toit accessible qui achève le parcours.



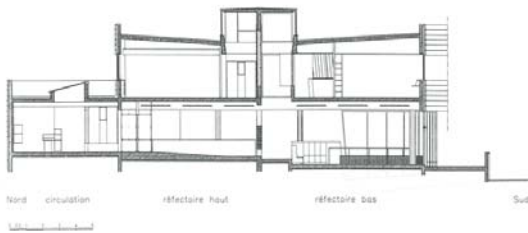
Coupe transversale sur le parking. Le rez-de-chaussée des logements, partiellement évidé, dégage par intermittence une vue sur Péronne.



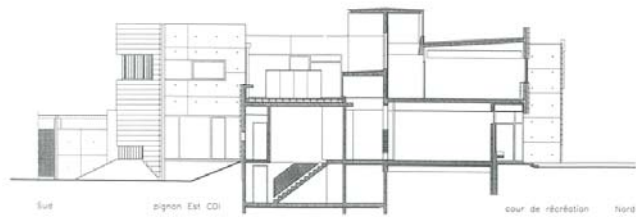
Coupe sur un atelier et sa cour de service. On voit la double hauteur des ateliers, auxquels on accède par la mezzanine.



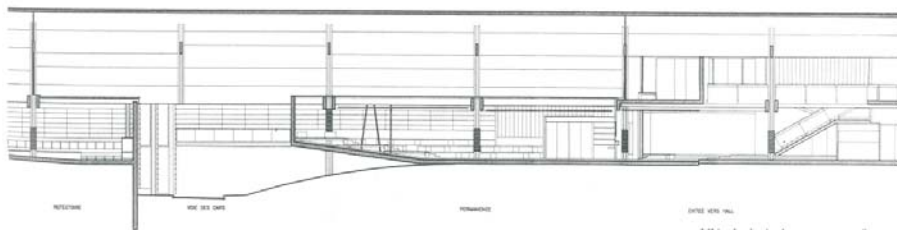
Coupe sur le passage des bus.



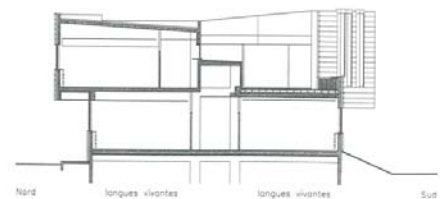
Coupe sur le réfectoire.



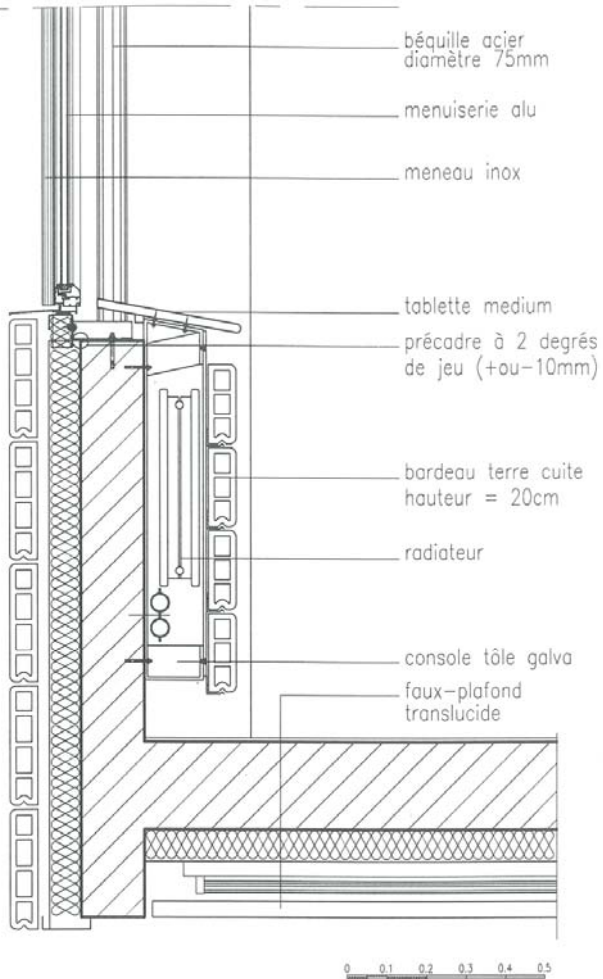
Coupe sur la section langues vivantes.



Coupe longitudinale sur la voie de passage des cars. On note la concentration des activités collectives : à droite, la salle de permanence ; à gauche, l'extrémité de la cantine. On voit en élévation la constitution de la file A dans sa partie composite : les poutres en béton du premier étage moisent les poteaux en acier, eux-mêmes à leur tour moisés, à rez-de-chaussée, par des poutres en béton.



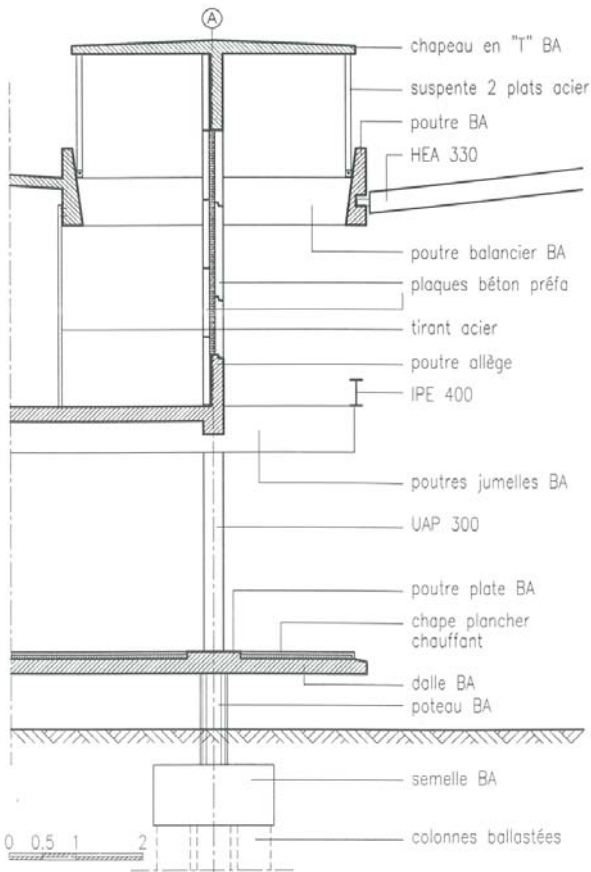
Coupe sur la terrasse des arts plastiques.



Coupe de détail sur une allège de classe. Une partie de la chaleur remonte sous la tablette en medium pour aller jusqu'au vitrage, évitant les phénomènes de surface froide.



Façade interne d'une salle de classe. On retrouve la terre cuite à l'intérieur.



Coupe de structure sur la file A, au niveau de la permanence.





Ci-dessus, vue de l'entrée et de la salle de permanence, depuis le débouché du verger.
Ci-dessous, la salle de permanence, à demi suspendue au dessus du passage des bus.



Ci-dessous, la salle de permanence et l'entrée, vues depuis la route de passage des bus.
On voit le verger qui pénètre sous le bâtiment. À l'étage, la structure mêle acier et béton en un dispositif complexe.



Ci-dessous, le passage des bus sous le bâtiment.
Au fond, la circulation semi-vitrée qui mène à la cantine.



timents est une extension de l'espace public jusqu'au cœur du bâti. Ni rural, ni urbain, il assume délibérément tous les signes de sa fonction de parking pour marquer son appartenance à cet entre-deux.

Hybridation

L'idée de voisinage, de relations entre les différentes dimensions du paysage détermine toute l'organisation du bâtiment. Elle s'exprime directement dans l'idée de croisement : c'est à partir du point où un chemin montant de Péronne à travers les jardins croise le bâtiment principal, une longue barre de 210 m étirée d'est en ouest de la route à la haie, que tout s'organise. Le chemin s'élargit tandis que le bâtiment se soulève pour le laisser filer vers l'entrée. Aux arbres succèdent les poteaux : là encore, aucun mimétisme, mais la rencontre de deux ordres également artificiels (le végétal et le construit), dont l'imbrication produit au sol une figure hybride, tour à tour verger, porche et patio, à mesure que l'on avance sous le bâtiment.

Matériaux

Le bâtiment est uniformément recouvert de bardeaux de terre cuite qui lui confèrent une présence très forte au milieu des champs. C'est la peau qui s'exprime, non la structure. Sa souplesse permet aux architectes une pluralité d'expressions et d'échelle, comme dans les deux jumeaux. Cette peau joue avec les codes locaux : choisir la terre cuite plutôt que la brique, c'est faire signe à la tradition mais refuser l'atavisme.

Elle joue aussi avec l'échelle : les bardeaux situent autrement que la brique le bâtiment dans le paysage, on en perçoit la maille, même de loin ; ils sont une mesure en même temps qu'une texture. À l'échelle du bâtiment, enfin, et contrairement à la brique – massive et modulaire –, ils sont une enveloppe souple et creuse qui s'adapte aux circonstances au lieu de les soumettre à son ordre.

Une idée guide le choix des matériaux : tous – verre, acier, terre cuite, béton, bois aggloméré ou contreplaqué –, sont le produit d'une transformation chimique ou mécanique industrielle à partir d'une origine végétale ou minérale. Cette distance de la matière brute au matériau de construction place le collègue lui-même dans un rapport particulier de distance à la matérialité du paysage.

Une idée guide également leur mise en œuvre : elle doit être très simple, sans requérir un savoir spécifiquement lié au matériau lui-même. Les bardeaux, par exemple, se posent par clipsage ou vissage. Leur profil même, laissé partout apparent, souligne leur origine industrielle et manifeste le processus de fabrication, une simple extrusion. De même, les meubles en contreplaqué sont produits à partir de techniques simples d'aboutement et de collage, sans coupes d'onglet ni mortaisage, qui laissent apparent le feuilletage du panneau. Ces opérations simples n'appellent pas le savoir traditionnel du maçon ou du menuisier, mais le faire standard de l'âge industriel. Elles prennent acte de la déqualification pour tenter, sur cette base, de retrouver une « nouvelle qualité ».

Le principe de solidarité

L'idée initiale était de concevoir à partir de la terre cuite un dispositif complexe, dans lequel tout serait nécessaire, mais rien ne serait suffisant. À une logique analytique se substitue alors une logique synthétique selon laquelle, à la lettre, tout collabore. La difficulté de conceptualiser la chose avec les bureaux d'études a suscité une nouvelle expression de cette volontaire confusion des rôles. Une structure, basée sur une portée de 9,20 m, celle dont les architectes ont besoin pour loger les salles (54 m² d'un seul tenant), prend la forme d'une file de poteau centrale, dite « file A ». Mais cette structure n'est pas un ordre. C'est le bâtiment qui s'organise autour d'elle, non pas elle qui ordonne le bâtiment : seules comptent les distances relatives entre ce repère linéaire et les murs, qui s'en éloignent ou s'en rapprochent en fonction des besoins de place et de parcours.

Le dédoublement
du bâtiment principal
au premier étage :
le vis-à-vis des classes
et de l'administration.



Vue du hall.
La rampe à degrés prolonge
en ligne droite le chemin
qui monte de Péronne.
Les faux plafonds
translucides abritent
des tubes d'éclairage.





Le couloir de l'étage, vers les salles de langues vivantes. Dans cette section, la file A est en béton et les poteaux sont disposés transversalement.



La file A vue de l'entrée. L'assemblage mêle béton et acier, sans pièce de raccord ni cordon de soudure visibles : les poutres semblent simplement enserrer le poteau.

Les ateliers SES. Les plafonds sont formés de pré-dalles, alternant à intervalles régulier avec un lanterneau. Les grandes baies de gauche sont celles qui ponctuent la longue façade nord qui fait face aux champs.



La file A résulte d'un simple choix dimensionnel qui n'implique aucune régularité formelle. C'est une « figure hybride qui se modifie au contact de ce qu'elle traverse ». Sa plastique, sa constitution même, sont entièrement soumises aux conditions locales et chaque rencontre implique une altération. Tout, dans la démarche et le collège, insiste sur le concret et la nature plurielle des situations et des agencements : rien n'existe, en architecture, qui ne soit situé ; rien ne demeure identique d'une situation à l'autre ; pour être productive, enfin, pour fonctionner, une situation doit s'appuyer sur différent éléments qui tous, sont nécessaires à son fonctionnement, mais pas suffisants.

La poésie du paradoxe

Dépourvue d'identité plastique propre puisqu'elle peut se modifier, la structure n'est plus une régularité normative, mais une pure possibilité plastique. Chaque situation dicte son ordre local, quitte à l'intensifier jusqu'au paradoxe. Ici comme chez Koolhaas, l'emploi de ce dernier passe par le renversement des routines techniques et des savoir-faire établis pour secouer les habitudes perceptives : la technique devient alors l'outil d'une poésie expressive. La gravitation, par exemple, n'est pas considérée comme une contingence infamante, mais comme véritable matière d'expression. Tantôt les architectes utilisent les assemblages isostatiques pour jouer sur la proportion même des pièces et renverser les habitudes dimensionnelles propres à chaque matériau ; tantôt ils brouillent les rôles constructifs des pièces et des matériaux au sein d'un même assemblage ; tantôt, enfin, comme dans le hall, ils introduisent le déséquilibre en chaîne comme mode de production de l'espace, par où on retrouve le refus de l'autosuffisance : les pièces s'épaulent mutuellement et ainsi de suite, idéalement, jusqu'à l'infini. L'assemblage, autre lieu privilégié du travail expressif, est ici entièrement pensé selon le principe de l'aboutement : il se fait

sans pièce de raccord apparente, sans transition visible. Des matériaux différents se retrouvent l'un contre l'autre, l'un sur l'autre, comme posés : une logique de juxtaposition qui assume l'hétérogénéité des termes, par opposition à la logique courante qui cherche à la réduire par la transition et l'articulation.

L'expérience du déplacement

Le mouvement est une dimension fondamentale du fonctionnement du collège. Ce sont les parcours qui organisent la succession des situations. Ils rayonnent dans les trois dimensions à partir de l'entrée et empruntent une multitude de figures : escaliers, rampes, rampes à degrés, gradins, etc. L'accès aux ateliers, qui se fait par le haut (niveau mezzanine) pour offrir la perception globale des activités et leur nature collective ; l'accès aux salles de musique, qui se glisse sous le petit jumeau en déformant la paroi du hall ; la rampe à degrés qui mène jusqu'au toit de ce dernier, proposent ainsi une variété d'expériences qui sollicite tous les registres expressifs. Mais cette cartographie complexe ne se développe pas sans engager les espaces extérieurs : par fragments – en sélectionnant les points de vue sur le paysage, la ville ou le collège lui-même pour les mettre en relation entre eux à travers le parcours –, mais aussi directement puisque les principaux parcours commencent ou se prolongent à l'extérieur : le chemin qui monte de Péronne à travers les jardins privés, le verger, la rampe à degrés et le toit du hall sont ainsi autant d'étapes sur un parcours continu qui met en relation de succession directe la ville, le collège, le paysage et le ciel. Le construit n'est alors qu'un moment du parcours. Il en va de même du fonctionnement du collège à l'échelle territoriale. La noria des bus arrive du nord, pique sur le bâtiment, tourne à angle droit pour retrouver un instant le paysage des champs, avant de pénétrer dans l'espace du collège. Les élèves montent ou descendent devant les logements, sur



Vue d'une salle d'art plastique, à l'extrémité est du bâtiment principal. La baie cadre la grande haie nord-sud.

Ci-dessous, vue du parking central, entre les logements et le bâtiment principal. On lit le rapport du projet aux éléments structurants du paysage : au premier plan, la route qui mène au rond-point ; au fond, la grande haie nord-sud.

LIEU : rue des Tourelles, 80200 Péronne.
 MAÎTRISE D'OUVRAGE : Conseil général de la Somme.
 MAÎTRISE D'ŒUVRE : Pierre Bernard, Didier Debarge, architectes ; François Duhoux, assistant ; Marc Mimram. BET structures ; Delta Fluides ; BET fluides ; Eric Loiseau, économiste.
 PROGRAMME : construction du collège 1000 Béranger.
 SURFACE : 14 940 m² HOB. Espaces extérieurs : terrains de sports, 4 000 m² ; voirie, 6 400 m² ; aires paysagées, 8 000 m².
 CALENDRIER : concours 1993, chantier de 1997 à 1999.
 COÛT : 74 MF HT avec les espaces extérieurs, valeur septembre 1999
 ENTREPRISES : Lecat Dumez, gros œuvre ; Quesnel Rosant, charpente et métallerie ; Beci BTP, étanchéité ; Sarex, façades terre cuite ; Diter, menuiseries extérieures ; SNRD, menuiseries intérieures ; TEC, agencement ; Tanter, plâtrerie ; CRM, revêtements durs ; Boulenger, revêtements souples ; Bouchez, peinture ; SFEE, électricité ; Missenard Quint, chauffage ; Fouchard, plomberie ; SN Matignon, équipements spéciaux ; Smaif, cuisines ; CTAA, plafonds suspendus ; Thyssen, ascenseurs ; Lecat SNC, réseaux divers ; Routière Morin, aménagements extérieurs ; Tayon/Platevoet, plantations.

un trottoir ponctué d'abribus, qui présente les signes d'un espace urbain. Ensuite, les bus repartent en passant sous le bâtiment ; la route plonge, tandis que le bâtiment remonte pour la laisser passer. Politesse mutuelle ou contrainte mutuelle, l'important est que chacun fasse la moitié du chemin. Bâtiment et infrastructure se trouvent ainsi liés, un épisode ponctuel qui résume la démarche d'ensemble : affirmer l'interdépendance des différentes dimensions – territoire, paysage, infrastructure, ville, verger, collège – en les nouant par des parcours, fonctionnels et perceptifs à la fois.

Il y a, du petit au grand, une échelle de fluidité croissante : l'assemblage est brutal et laisse inchangés les matériaux ; la situation, qui altère l'assemblage, introduit un degré de souplesse ; les parcours, enfin, sont l'élément de continuité : ils sont le recollement des situations et des expériences propres à chacune d'elles.

Étant donné...

Entre le concours et le début du chantier, trois années ont passé (93-96), mises à profit pour élaborer très soigneusement le projet, en collaboration étroite avec un artiste. En 1996, le sculpteur américain Joel Fisher livrait une belle proposition : « Dimensions plurielles », sous-titrée « une école de la sculpture » et élaborée à partir du travail en commun. Soixante-quatre œuvres, certaines importantes, d'autres très simples, formalisaient une réflexion sur le site et son tressage avec le programme, sur les matériaux, et sur les temporalités respectives des élèves, du collège et de l'éducation elle-même. L'œuvre était en grande partie un processus qui, une fois lancé par l'artiste, devait se perpétuer de lui-même comme une donnée de la vie du collège. Le projet fut finalement abandonné par suite de choix financiers contraires, privant l'architecture d'une dimension essentielle.

Au-delà de cet échec, l'épisode révèle chez Bernard et Debarge une conception spécifique de l'architecture comme travail, comme méthode de production d'espaces et de pratiques. C'est, au sens noble, un pragmatisme. Elle postule que tout collabore, que rien ne travaille jamais seul. Elle est partout présente à Péronne : dans la manière de considérer le paysage comme réalité historique et sociale, derrière les choix constructifs et la conception du mode de production, comme poétique et comme politique. Chaque cas de collaboration fait alors surgir la question des virtualités : étant donné tel ou tel élément, matériau ou situation, quelles en sont les fonctions possibles ? C'est le moteur de l'invention, qui pousse à imaginer des agencements inédits, voire paradoxaux. Enfin, si l'on assume que cette question se pose différemment à chaque étape, le travail s'inscrit tout naturellement dans le temps : chaque pas fait apparaître de nouvelles réalités avec lesquelles composer et le processus se poursuit, jusqu'à ce que l'équipe pédagogique et les élèves s'installent et le reprennent à leur compte.

Luc Baboulet

